

## Études littéraires africaines

HAMMADOU Ghania, *Paris plus loin que la France*, Editions Paris-Méditerranée 2001 - Alger Edif, 2000-2001, 161 p.

Bouba Mohammedi-Tabti



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041877ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041877ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mohammedi-Tabti, B. (2001). Compte rendu de [HAMMADOU Ghania, *Paris plus loin que la France*, Editions Paris-Méditerranée 2001 - Alger Edif, 2000-2001, 161 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 75-76.  
<https://doi.org/10.7202/1041877ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## ALGÉRIE

■ HAMMADOU GHANIA, *PARIS PLUS LOIN QUE LA FRANCE*, ÉDITIONS PARIS-MÉDITERRANÉE 2001 - ALGER EDIF, 2000-2001, 161 p.

Après *Le premier jour d'éternité*, (*Algérie Littérature/Action* n°13, Marsa éditions, 1997) et "Les voiles de ma mère" (*Contretemps* n°2-3), voici un nouveau texte de G. Hammadou que les lecteurs attendaient avec une certaine impatience.

En couverture, un très beau dessin de Ketty Carré, "Rêverie d'Alger" : à l'intérieur d'une petite vignette en noir et blanc, deux formes voilées sur la terrasse d'une maison blanche dominant une baie stylisée dont la pointe abrite un village sont représentées ; en contrebas de la maison, une masse d'arbres gris sur laquelle se détachent les formes élancées de deux cyprès.

La quatrième de couverture présente le roman et l'auteure dont on nous rappelle qu'elle fut, avant son exil en France, co-fondatrice et rédactrice en chef du journal *Le Matin* jusqu'en 1993, après avoir participé à la relance d'*Alger républicain* en 1989.

Dédié à la mère de l'auteure, l'ouvrage, en exergue, cite une phrase de Salman Rushdie (*Le dernier soupir du Maure*) : "Au crépuscule de l'Empire, nous n'avons pas massacré nos anciens maîtres, nous nous sommes réservé ce privilège pour nous-mêmes."

Azzedine, fils d'Aïcha la Veuve, fait partie de la tribu des Benaïssa, enracinée dans un territoire bordé par la mer et par l'Atlas. Dans ce village misérable et isolé, les nouvelles du monde et du pays sont apportées par les ouvriers agricoles qui viennent dans la région faire les vendanges ou ramasser les oranges du colon.

Un soir de tempête, il quitte le village pour rejoindre le maquis, alimentant ainsi les récits aux airs de légende transmis par les femmes. Ses enfants grandissent sans lui et sa fille, Mériem, essaie de reconstituer l'image de ce père-fantôme, questionnant sa mère et l'obligeant à puiser dans sa mémoire.

Plus que roman, le texte se fait chronique d'un douar où se répètent les mêmes gestes, la même difficulté à survivre au fil des jours, sans que s'épuise l'aptitude au bonheur de la petite fille qui, "Schéhérazade d'Ouled Aïssa", improvise pour les femmes du douar des *boukalate* inspirées. Au centre du récit, elle observe ce qui se passe autour d'elle, curieuse, avide d'apprendre et de comprendre, attentive aux échos d'une guerre qui s'amplifie alors à Alger et qui frappe parfois le douar lui-même.

La narration attentive des "travaux et des jours" du village, puis de cette ville du Nord où la famille exilée s'est installée, souvent ralentie par de nombreux épisodes imbriqués dans la trame principale du récit et parfois parasitée par quelques considérations d'ordre sociologique, n'en retient pas moins l'attention grâce, en particulier, au personnage attachant de Mériem dont le nom rappelle, comme en écho, celui de la narratrice du

roman précédent, *Le premier jour d'éternité* ; de même, le nom du père, Azzedine, évoque celui de Aziz et on a parfois l'impression que ce deuxième roman est comme la préhistoire du premier où la narratrice faisait silence sur son vécu avant la rencontre de l'homme aimé. L'épilogue qui propulse le récit une guerre plus tard semble nouer le lien, épissure ténue, avec le premier roman quand, évoquant le dernier haïk entrevu dans une rue d'Alger, il interroge : "Était-ce à Béjaïa, la cité marine ?... Mériem était au bras du bien-aimé..." : on pense alors à ces journées lumineuses passées à Béjaïa et ailleurs évoquées dans *Le premier jour...* et ce "bien-aimé amoureux de la grâce et de la beauté" dont parle l'épilogue ressemble comme un frère à Aziz.

Quelques mots-clés : violence, guerre, absence, père, enfance, histoires, bonheurs... disent comment, dans ce texte, le malheur ne parvient pas toujours à bout de l'espoir et comment l'enfance la plus malheureuse peut se trouver éclairée par la tendresse, le courage, celui des femmes en particulier.

■ Bouba MOHAMMEDI-TABTI  
Université d'Alger

#### MAGHREB

■ KAMEL ABDYOU (COORD.), *DES FEMMES ET DES TEXTES DANS L'ESPACE MAGHRÉBIN*, ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL, UNIVERSITÉ DE CONSTANTINE, EXPRESSIONS N°7, AVRIL 2001, REVUE DU DÉPARTEMENT DES LANGUES - FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

Le colloque *Des femmes et des textes dans l'espace maghrébin* s'est tenu à Constantine du 21 au 23 mai 2000 dans la superbe université conçue par Oscar Niemeyer, le célèbre architecte brésilien.

Le prétexte de cette rencontre est donné par l'un des organisateurs, Kamel Abdou dans sa présentation d'introduction : "Les femmes se battent pour le droit à la parole" et l'on constate "l'émergence ces dernières années d'un grand nombre d'écrivaines". Ce phénomène littéraire appelle des interrogations, essentielles en pays maghrébin, auxquelles le colloque tentera de répondre. Leïla Sebbar, écrivaine algérienne vivant en France sera présente et introduite par Fatéma Mekkaoui.

La communication de Charles Bonn part du constat déjà fait par Kamel Abdou : sur 535 œuvres écrites depuis 1936 par des femmes, 470 l'ont été depuis 1980 et 208 depuis 1990. C'est dire que cette production féminine est suscitée par l'actualité qui voit en fait la principale victime de l'islam tel qu'il est représenté en Europe. Succès de circonstance qui se joue parfois au détriment de la qualité littéraire.

Même dans les textes fondateurs d'écrivains hommes renommés comme Mouloud Feraoun, Kateb Yacine et Rachid Boudjedra, on retrouve une certaine écriture de la séduction qui se veut féminine. Et à partir